

PAUL MORAND

LE
LION ÉCARLATE

précédé de **LA FIN DE BYZANCE**
*et d'***ISABEAU DE BAVIÈRE**

théâtre

nrf

GALLIMARD

LE LION ÉCARLATE

OUVRAGES DE PAUL MORAND

nrf

Nouvelles

TENDRES STOCKS (préface de Marcel Proust).

OUVERT LA NUIT — FERMÉ LA NUIT.

LES EXTRAVAGANTS : MILADY *suivi de* MONSIEUR ZÉRO.

Romans

FLÈCHE D'ORIENT.

FRANCE-LA-DOULCE.

L'HOMME PRESSÉ.

Tirage restreint

BOUDDHA VIVANT, illustré par Alexeieff.

PAUL MORAND

LE
LION ÉCARLATE

précédé de LA FIN DE BYZANCE

et d'ISABEAU DE BAVIÈRE

théâtre

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Cinquième édition

Il a été tiré de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont trente exemplaires numérotés de 1 à 30 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
© 1959, Librairie Gallimard.

LA FIN DE BYZANCE

PERSONNAGES

MAHOMET II.

URBAIN.

CONSTANTIN.

LE PATRIARCHE.

LE LÉGAT.

L'ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE.

LE PAPE.

TORQUEMADA.

CHARLES VII.

PHILIPPE LE BON.

JEAN II.

L'EMPEREUR.

LE ROI HENRI.

LE MÉTROPOLITE.

L'ARCHEVÊQUE.

LE SYNCELLE.

PREMIER GÉNOIS.

DEUXIÈME GÉNOIS.

LE CAPITAINE.

L'INTERPRÈTE.

PREMIER BALAYEUR.

DEUXIÈME BALAYEUR.

AKRITAS.

EUTYCHÈS.

L'AMIRAL.

LE PRÉSIDENT DU SYNDICAT.

LE CHEF DU PROTOCOLE.

LE MAITRE DE LA CORPORATION.

LE PRÉFET.

LE FILS.

LE GRAND VIZIR.

ZAGANOS.

LE FRÈRE.

L'AMBASSADEUR DE RUSSIE.

L'AMBASSADEUR DE CHYPRE.

LE BAN DE CROATIE.

LE FRÈRE MÜHLENBACH.

LE RENÉGAT GREC.

LE DIACRE.

LE SOLDAT.

VOIX MASCULINES.

ANTOINETTE.

LA MÈRE.

VOIX FÉMININES.

SCÈNE I

1452. — *Au Palais de Djihâh-Noumâ, dans l'Île du Nord, à Andrinople, récente capitale européenne de l'Empire ottoman.*

Entre des colonnes de porphyre, provenant d'un temple antique, on aperçoit des cyprès et les dômes de plusieurs mosquées.

Dans la première des onze cours, au Salon des Salutations, Mahomet II donne audience au Hongrois Urbain.

Dans la figure verte du jeune souverain, prise entre un turban très blanc et une barbe noire, un peu rougie par le henné, les yeux fendus étroit à très longs cils, au-dessus d'un long nez aquilin, tranchant, recourbé comme un cimenterre sous les sourcils joints, donnent une impression de violence prudente et couverte, de maturité, d'impétuosité intelligente et de cruauté ; en moins empâtés, les traits mêmes que reproduira, un quart de siècle plus tard, Gentile Bellini.

MAHOMET. — Sois ici chez toi, renégat hongrois.

URBAIN. — Ombre d'Allah, je ne suis pas un renégat et je ne suis pas Hongrois, sans Te contredire. J'appartiens à un peuple que ses voisins, Valaques et Hongrois, n'arrivent pas à ignorer : je suis Transylvain, de la race saxonne détestée ; mais recherchée des Orientaux, à cause de sa passion pour le travail.

MAHOMET. — En tout cas, je te répète que les gens sans chez soi sont ici chez eux. Tu me plais. Tu sautes les frontières et les religions comme le saumon les cascades.

URBAIN. — J'ai vu en effet bien des pays...

MAHOMET. — J'entends dire que tu as déserté Jean Hunyadi, abandonné Scandenberg l'Albanais, lâché les cheva-

liers de Rhodes, faussé compagnie à Venise, et que tu as déplu à Byzance. Maintenant, tu prends le turban !

URBAIN. — Allah est grand...

MAHOMET. — ...et Mahomet est compréhensif. Je te fais confiance. Les néophytes témoignent d'un patriotisme particulièrement actif, c'est connu. Qu'il n'y ait pas sous ton turban une foi profonde, peu m'importe, pourvu que j'y trouve une cervelle de technicien.

URBAIN. — Je mets mon modeste savoir aux genoux de Ta Sévérité.

MAHOMET. — Fondateur de bronze, tu vas me construire le plus grand canon du monde. Je veux défoncer Byzance, comme un cheval de cirque crève le cerceau de papier !

URBAIN. — J'ai apporté mes plans. J'aurais déjà fondu ce canon à Venise, si la République avait accepté mon prix. Mais elle n'a pas l'argent facile.

MAHOMET. — Tes Vénitiens sont des marchands : ils marchandent !

URBAIN. — C'est ce qu'il y a de plus rat au monde : des aristocrates qui font des affaires.

MAHOMET. — L'argent ne compte pas pour les Turcs : ou ils n'en ont pas, ou bien c'est de l'argent ramassé sur la route, et aussitôt jeté ; pour des militaires ascétiques, tout argent a de l'odeur.

URBAIN. — Byzance est une ville stylite, figée sur une colonne d'or.

MAHOMET. — Ville pleine de prétentions, qui se croit appelée pour servir de modèle au monde ! Les Khans de Bulgarie sont fiers d'être invités à Byzance, les bans de Croatie sont fiers de savoir épeler l'alphabet grec, les grands-ducs de Novgorod sont fiers d'aller à Byzance apprendre à manger avec une fourchette. Nous, pas. Byzance n'est qu'un nom, derrière lequel il n'y a plus rien. Elle est de ces empires fragiles sur lesquels il ne faut pas *souffler*. Toute substance a disparu, la chair est tombée, il ne reste que ce squelette des civilisations qu'on appelle l'administration. Les Turcs ne savent pas ce que c'est. On respecte partout Byzance comme une aïeule rhumatisante ; mais à mes janissaires tout est bon, même les grands-mères ! Byzance... Je lui enlèverai jusqu'à son nom. Au travail : je t'écoute.

URBAIN. — Comme ne l'ignore pas Ton Savoir, le produit

chinois appelé *poudre* possède des effets balistiques, détonants et lumineux...

MAHOMET. — Au fait ! Parle-moi d'abord de ton engin.

URBAIN, *intarissable*. — L'objet repose sur un bâti de charpente à quatre traverses horizontales et parallèles ; entre chaque traverse est tendu un faisceau de cordes dans lesquelles un encliquetage...

MAHOMET. — Des chiffres ! Poids de ton canon ?

URBAIN. — Cinq mille livres.

MAHOMET. — Poids des boulets ?

URBAIN. — Douze quintaux.

MAHOMET. — Portée maxima ?

URBAIN. — Inconnue, faute d'essais ; sans doute cent toises.

MAHOMET. — Si ton canon démolit Byzance, tu seras fait émir.

URBAIN. — Et si mon canon éclate ?

MAHOMET. — Ce sera le pal.

SCÈNE II

1452. — *A l'Hippodrome de Byzance, la loge où l'empereur Constantin XI Dragasès, de la maison des Paléologues, termine son appel au peuple, cent mille Byzantins massés sur quarante hauteurs de gradins.*

On aperçoit l'Empereur de dos, sous l'Aigle bicéphale entouré des étendards de la Garde varègue, garde russo-scandinave à cheveux roux.

Sous le soleil, dans un pathétique immobile, Constantin ressemble à une statue d'or ; sa chasuble, à la raideur de métal, s'inspire de la robe chinoise ; chaussé de brodequins de pourpre, le diadème sur une tête emperruquée, il est entouré des grands dignitaires, tous barbus, à la nouvelle mode. Parmi les ambassadeurs, on remarque au premier rang le Bulgare à tête rase, le Franc enchaperonné, le Hongrois, à la robe cousue de grelots, des exarques, des préfets du prétoire, des patrices et quantité de généraux moscovites et varègues en fourrures, les chefs siciliens, persans, dalmates ou

arméniens, commandant la petite armée internationale de Byzance.

Parmi ces hauts fonctionnaires, il en est de glabres : ce sont les eunuques ; ils ont le pas sur les autres, ils sont en blanc avec des manches longues, en ailes d'anges.

Des diacres porteurs d'icônes et de reliques, debout, au-dessous de la loge impériale.

CONSTANTIN. — Nous, César, Despote et Autocrate de l'Empire romain d'Orient, héritier de cent six empereurs, jurons de rester Maître de la Terre habitée, au nom du peuple élu, les Grecs !

LE PEUPLE. — Saint ! Saint ! Saint ! (*Le peuple chante le Trisaghion. Acclamations.*) « Bouclier de l'Europe, Notre Cité gardée de Dieu, héritière d'Athènes, de Rome et de Jérusalem, a résisté depuis dix siècles aux Scythes, Lombards, Sarrasins, Avars, Perses, Goths, Koumans, Petchénègues et Ottomans ! Au-delà, il n'existe ni dignité, ni liberté, ni bonheur. Nous avons transformé en hommes les brutes Slaves nos voisins. Nous leur avons appris à lire et à écrire, comme à des enfants. Notre rôle civilisateur continuera à l'abri de nos fortes murailles, vous n'avez rien à craindre... D'ailleurs l'Europe est avec nous, derrière nous. Les grandes Puissances de l'Occident sont nos alliées. Nous vaincrons Mahomet, s'il ose nous provoquer ! Jamais le Croissant n'abattra la Croix ! » Christ vainqueur ! Christ vainqueur ! Constantin ! Rien n'est perdu.

L'Empereur bénit les deux côtés de l'Hippodrome avec le pan de son manteau de pourpre, qu'il tient de la main droite.

SCÈNE III

Précédé de sa Garde, à cuirasse d'écaillés dorées, avec le labarum romain, ou la hache double, sur l'épaule, le Basileus Constantin quitte sa loge, tourne le dos à l'Hippodrome et se retire dans le triclinium, pour dîner, au milieu du jour,

en petite cérémonie. L'Autocrator commence par changer de vêtement, comme le Protocole l'exige, à chaque heure de la journée, ce changement n'étant qu'un symbole de la Réincarnation. L'Imperator revêt une dalmatique coupée droit, à demi-manches larges — comme on peut en voir au Musée de Moscou.

Le vêtement est en soie bleue et violette, avec la vie des Apôtres, en broderie.

Il reçoit dans son cabinet — cubiculum — le Légat du Pape et le Patriarche.

CONSTANTIN. — Tout est perdu...

LE PATRIARCHE. — O Loi Vivante, quelle admirable péroraison !

LE LÉGAT. — Ce discours vaut une victoire, ô Émerveillement des ambassades étrangères !

CONSTANTIN. — Tout est perdu ! Quand il n'y a plus d'espoir, les discours ont leur prix... Par notre Bureau des Barbares, je sais que les Turcs hâtent leurs préparatifs d'attaque. Malheureux empire, qui s'est défait comme la couture d'une tunique ! Si Rome ne nous vient pas en aide sur l'heure, l'ombre d'Allah va s'étendre sur la terre. Parle, ô Légat du Pape.

LE LÉGAT. — Votre Sommité sait de quelle Sollicitude le Saint-Père entoure l'orthodoxie, noble expression orientale d'une seule et même foi chrétienne... (*Avec intention.*) dont il est le chef suprême...

LE PATRIARCHE, *l'interrompant.* — ... dont il est le chef... dans la limite des décisions de nos sept Conciles compétents, qui illustrent sans ambiguïté la parfaite souveraineté de notre Eglise nationale orthodoxe et de notre État.

LE LÉGAT, *vexé.* — Le Pape Nicolas V connaît l'enthousiasme des Grecs pour la théologie et ses développements doctrinaux, preuve d'une ardente participation à la vie spirituelle. Mais, en sa qualité de représentant de Dieu sur la terre...

LE PATRIARCHE. — Pardon, le représentant de Dieu en Occident, au même titre que l'Empereur de Byzance pour l'Orient.

CONSTANTIN, *les calmant.* — La paix descende en vous ! Il n'y a qu'un empire du Christ, du côté de Rome, cet empire est heureusement à l'abri, mais à Constantinople, il se trouve

dans un péril extrême. Une fois tombé ce bastion oriental, ce sera le tour de l'Occident. Depuis six siècles, nous sommes séparés, mais le péril unit. Si Rome ne vole pas à mon secours, je suis perdu. Trépasser sur nos murailles ne me fait pas peur ; il m'est indifférent d'être pendu la tête en bas et le ventre ouvert : c'est le raffinement suprême des races raffinées. Sur une centaine de Césars byzantins, une trentaine seulement sont morts dans leur lit. Mais ce qu'il faut sauver, c'est l'Europe ! l'Europe, c'est Constantinople, en plus grand. Constantinople en est la pointe extrême. Elle fut placée par Dieu dans une position cruciale, comme un calvaire à un carrefour. J'envoie un ambassadeur à Rome, pour faire comprendre au Pape qu'il ne faut pas qu'en face de l'Asie une, il y ait deux Europes, en attendant qu'il n'y ait plus d'Europe du tout.

SCÈNE IV

Le Vatican, à la fin de l'an 1452.

Le Pape Nicolas V, entouré de cardinaux, du Maître du Sacré Palais, Torquemada, du Cardinal Bessarion, de nonces ordinaires, d'honorés de légations, et de légats extraordinaires, du Procureur du Sacré Collège, et de quelques prélats de mantelone, reçoit l'envoyé de l'Empereur de Constantinople qui vient d'arriver à Rome.

L'ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE. — « Si Rome ne vole pas au secours de Byzance, sa sœur dans le Christ, nous sommes perdus », tels furent les derniers mots du Basileus, et tels seront les premiers de mon message.

LE PAPE, *très fermement*. — Par les clous de la Vraie Croix, j'ai déjà fait appel à tous les Princes de la Chrétienté. Ils ne laisseront pas périr la ville de Constantin le Grand ! Ils n'abandonneront pas ce bastion avancé de la Foi ! Le Concile de Latran, nous a, il y a deux siècles, tracé notre devoir : « Un seul Pasteur, un seul Troupeau. »

L'ENVOYÉ. — Du haut des murailles de Constantinople on

peut voir les feux de bivouac des Turcs, c'est épouvantable ! Ils sont maîtres des deux rives du Bosphore. Ce que les Grecs attendent de Votre Sainteté, c'est que, du haut de la chaire de Saint-Pierre, vous prêchiez la croisade !

LE PAPE. — La Croisade ! Oh ! je le voudrais... je le voudrais, mais je ne trouve partout que des sourds !

L'ENVOYÉ. — Dix mille Grecs contre deux cent cinquante mille Turcs, Saint-Père ! Les Turcs vont nous dévorer vivants ! Byzance est tournée, Byzance est encerclée, Byzance va être engloutie, comme l'Atlantide sous l'Océan !

LE PAPE. — Byzance a toujours tenu. L'an prochain...

L'ENVOYÉ. — Pour elle, il n'y aura pas d'an prochain !

LE PAPE. — Les murailles de Byzance sont connues ; elles résistent à tout, depuis dix siècles.

L'ENVOYÉ. — C'est que l'artillerie n'existait pas.

LE PAPE. — L'Acropole du Monde est protégée par la mer, de tous côtés ; les Turcs n'ont ni flotte, ni expérience navale.

L'ENVOYÉ. — Ces Barbares patients se sont mis à l'école de Venise. Dès la signature des deux traités turco-vénitiens du début du siècle, on a vu arriver à Andrinople des charpentiers de Malamocco et des fileurs de chanvre dalmates. Mahomet II dispose désormais de cent galères.

LE PAPE. — Et l'Autocrate Constantin ?

L'ENVOYÉ. — De vingt. Enfin, Saint-Père, songez qu'après Byzance, ce sera le tour de l'Italie !

LE PAPE. — Les Turcs ne connaissent pas les ressources de l'Italie. Elle n'a pas peur d'eux. Malheur à eux s'ils s'y frottent !

L'ENVOYÉ. — Mahomet II connaît parfaitement l'Italie ; on dit que sa mère est Italienne ; il parle latin et italien aussi bien que turc. Mahomet a des espions partout, il sait que le moment est favorable. Je vous affirme qu'avant que vous leviez le petit doigt, il aura attaqué. Depuis qu'il a construit le Château de Laimo Kopia, sur la rive d'Europe, il domine Constantinople ; elle est à sa merci.

TORQUEMADA. — O, Envoyé du Basileus, moi je te dis que toute l'Europe a su votre détresse et s'en est émue. Le bruit s'en est répandu d'une ville à l'autre, comme à Byzance vos sept tours parlantes se renvoient les sons et les voix, par un miracle d'acoustique.

L'ENVOYÉ. — Depuis six ans, le jeune Mahomet ne pense qu'à attaquer. Il fait pour le siège de notre ville des prépa-

ratifs monstrueux. Sa ruse est profonde, son jugement sans défaut, sa force n'a d'égale que sa volonté de vaincre ; Alexandre et César sont ses modèles avoués.

LE PAPE. — Mon fils, l'Occident prie pour le salut de la ville gardée de Dieu, qui fut si longtemps à partager, avec Jérusalem, l'amour et la vaillance des Croisés. Malgré tout ce qui nous sépare des schismatiques...

L'ENVOYÉ. — J'ose interrompre Votre Sainteté, mais après le Concile de Florence, l'an dernier, après tous nos débats, après toutes nos concessions, on peut dire que le schisme n'existe plus : n'est-ce pas désormais l'union de nos deux Eglises ?

LE PAPE. — Dieu t'entende, hôte éminent ! Je sais, hélas, qu'aussitôt le Concile terminé, vous êtes retombés dans vos égarements, vous avez refusé de prier pour Nous. Le peuple de Byzance, le bas clergé grec, n'ont-ils pas repoussé la messe uniate ? N'ont-ils pas déserté Sainte-Sophie, où on la célébrait ?

L'ENVOYÉ. — L'intérêt du moment commande de l'oublier.

LE PAPE. — Les intérêts locaux l'emportent de plus en plus sur ceux du Christ. C'est comme ça partout. En France, les officiers de Charles VII enjoignent aux chanoines de ne tenir aucun compte de nos bulles ; en Allemagne, les erreurs doctrinales pullulent, et les sorcières aussi ; vouloir rapprocher les Français et les Anglais, les Hongrois et les Bohémiens, c'est faire vivre la souris avec le chat.

L'ENVOYÉ. — Le danger doit être plus fort que tout !

LE PAPE. — J'ai essayé en vain de mettre sur pied une ligue italique, pour secourir Byzance ; mais Naples hait Florence, comme Milan hait Venise... Je suis très vieux et me suis jeté pour vous dans de grandes fatigues. J'ai convoqué ici les Légats pontificaux de toute l'Italie ; ils diront mieux que moi ce qu'est la situation, et qu'en Italie même nos difficultés sont terribles. L'hérésie et la peste courent partout. L'an dernier, ici même, à Rome, j'ai dû étouffer dans l'œuf une révolution et faire exécuter Porcaro, un drôle qui voulait mettre le feu au Vatican et instaurer dans Rome une république à l'antique. Je fais fortifier le Château Saint-Ange, car je reste à la merci du premier condottiere venu. Commençons par Gênes ; notre Légat va t'expliquer quelle est la situation à Gênes.

LE LÉGAT PONTIFICAL PRÈS LA RÉPUBLIQUE DE GÈNES. — Gênes



PAUL MORAND

LE LION ÉCARLATE

précédé de

LA FIN DE BYZANCE *et d'*ISABEAU DE BAVIÈRE

« Le grand défaut de l'Histoire est de n'être qu'un récit et il faut convenir que les mêmes faits racontés, s'ils étaient mis en action, auraient bien une autre force et surtout porteraient une autre clarté à l'esprit. »

Paul Morand, reprenant à son compte ces lignes écrites au XVIII^e siècle par le président Hénault, nous livre ici trois drames historiques.

Le Lion écarlate met en scène le révolutionnaire Lassalle, dans l'Allemagne de 1863.

Avec *La Fin de Byzance*, dont l'action se déroule de 1452 à mai 1453, Paul Morand nous donne une « vue verticale » d'un des moments capitaux de l'Histoire.

Dans *Isabeau de Bavière*, il peint au contraire une fresque horizontale de la principale période de la Guerre de Cent Ans.

Ces trois drames sont remarquables, outre leur force théâtrale et littéraire, par l'exactitude historique, non seulement des dates, traités, batailles, etc., mais de la vie quotidienne, des mœurs, de la mode même, dans toutes les classes de la société.

Ils ont un point commun : ce sont des prises de vue au crépuscule : Byzance à la veille de devenir turque ; l'Angleterre à la veille de perdre la France ; le XIX^e siècle à la veille de choisir entre Marx et Bismarck.